

nul désordre, nul embarras, ne venaient déranger la sérénité des jours et le sommeil des nuits. On se léguait, de père en fils, une vie honorée, laborieuse et tranquille. Le président de Lamoignon succédait au président de Lamoignon, comme le roi au roi; ce grand nom, ce personnage docte et grave, siégeait toujours sur les lis de la grand'chambre, sous Henri II comme sous Henri IV, comme sous Louis XIV. A toute heure vous pouviez pénétrer dans son antique demeure; rien n'y changeait, pas même le maître. En tout temps le plaideur n'avait qu'à frapper à cette grande porte aux anneaux majestueux; dès l'aube du jour elle était ouverte à ceux qui demandaient justice; et, comme un grand orateur l'a dit sur la tombe du président Guillaume, on n'y essayait jamais de mauvaises heures. Des laquais fiers et bien vêtus, mais sans insolence et sans luxe, étaient déjà debout, veillant à la porte du vaste cabinet où, à la lueur d'une lampe dont la clarté mourante combattait les premiers feux du matin, le maître lisait assidûment des recueils de jurisprudence et des mémoires, pénétrait dans les ennuyeux détails des procès, et se préparait de toute la force de ses lumières, de sa conscience et de sa raison, à rendre bonne et fidèle justice. Puis, le jour venu, selon le temps, selon les mœurs, l'austère chef

de cette famille mettait le pied sur l'étrier de sa mule, ou montait dans son carrosse suivi de sa livrée grise, pour se rendre au tribunal, et y consacrer tout son temps au repos des citoyens, à la conservation de leur honneur et de leur fortune. Aux seuls jours des grandes fêtes, au temps des vacations, l'hôtel de Lamoignon, l'hôtel Daguesseau étaient fermés et déserts; les grands présidents s'en allaient dans leurs belles retraites, à Bâville, à Fresnes, se décharger du poids de leur dignité, sourire librement au milieu des leurs, s'adonner sans contrainte aux plaisirs des champs, et terminer, pour se distraire, les différends des villageois, après avoir apaisé les querelles des princes, des seigneurs et des grandes familles. Aussi quelle succession de grandeur et de richesses; quelle transmission de bien-être et de prospérité! Si grande, qu'elle éclate encore au milieu des ruines de leurs habitations, et que de toutes ces pierres écroulées sortent les témoignages d'une fortune inouïe, et d'un éclat qui, pendant des siècles, ne s'est pas affaibli un moment!

De la fenêtre du cabinet de madame de Sévigné, vous apercevez ces grands arbres qu'une main industrieuse a cessé de contenir et d'émonder, et qui périssent par un excès de vie et de sève; qui meurent comme notre génération,

faute de règles et d'appui dans leur liberté; des larges pans de murailles, des hautes croisées, d'immenses pavillons, une horloge muette et brisée, un écusson vide et rompu; et, comme par une dérision amère du temps que semblait défier cette longue et heureuse lignée, il ne reste plus, çà et là, sur la façade, que des ornements modernes inventés par quelque sculpteur facétieux. Un artiste du temps de Louis XIV, comme son style l'indique, employé par les Lamoignon à embellir cette maison, l'a décorée de mascarons bizarres formés par de maussades figures de robins dont le rabat et le manteau s'étendent en ailes de chauve-souris au-dessus de leurs têtes, et que des cornets d'épices, ingénieusement disposés, surmontent de deux longues cornes. Les artistes ont souvent exercé de la sorte leur verve satirique contre ceux qui les employaient, et l'on voit ainsi, dans les vitraux de la chapelle des princes de Corbie, en Westphalie, les injures les plus obscènes et les moins équivoques contre ces grands dignitaires de l'église.

Je vous ai dit que ce cabinet a deux fenêtres. La seconde fenêtre ouvre sur le jardin de l'hôtel Carnavalet. Le jardin est maintenant une cour où les écoliers jouent à la toupie et à la corde, où jure, où se bat, où s'injurie cette florissante

jeunesse. Il ne reste que deux grands sycomores qui ont été plantés par madame de Sévigné, m'a-t-on dit. Leurs larges feuilles, luisantes, sombres et découpées, s'échappent au dehors et ombragent la rue voisine, en formant un parasol de verdure au-dessus de la petite porte du jardin. Cette porte est fermée; les verroux, les gonds sont rouillés; jamais elle ne s'ouvre, cette porte inutile; la clef est peut-être restée dans le dernier justaucorps du baron de Sévigné; et, depuis, personne n'a songé à la réclamer ni à en faire usage. Que de fois le baron de Sévigné, quittant la rue des Tournelles, et s'esquivant de la maison de Ninon pour regagner furtivement la sienne, a dû rencontrer le président de Lamoignon, près de cette petite porte! Le joyeux et fringant gendarme-dauphin, pâle alors, débraillé et défait, ruiné par l'amour et par le jeu, sa perruque renversée, ses rubans chiffonnés et en désordre; tandis que le grave président portait sur ses traits toute la sérénité d'une nuit tranquille, et s'en allait, l'œil vif et frais, l'habit de velours bien boutonné, à la matinale audience de sept heures. En vérité, l'immobilité de l'hôtel Lamoignon n'était rien près de cet enchantement de la rue des Tournelles, où rien ne finissait non plus, où les générations passaient sans emporter une grâce à mademoiselle de Lenclos,

sans lui laisser une ride ! Vingt-cinq ans avant, la jeune Marie de Rabutin, fière de sa beauté et de sa fraîcheur, accourant du fond de sa province pour se jeter au milieu des plaisirs et des inquiétudes de la Fronde, avait vu son mari prendre le chemin de cette maison fatale, et dissiper sa vie et son avenir aux pieds de Ninon. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! s'écrie, vingt-cinq ans plus tard, la jolie fille, changée en une femme spirituelle, la jeune femme jalouse de son mari, devenue une mère inquiète de son fils. Son fils a trouvé aussi le chemin de la rue des Tournelles ; il y passe ses nuits et ses jours ; sur le coussin où s'agenouillait son père, à son tour il est à genoux aux pieds de Ninon ; ses lèvres s'attachent aussi sur ses mains encore douces, blanches et polies ; et il a pris possession du lit de la belle Lenclos comme on entre dans son héritage. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! aurait encore pu s'écrier madame de Sévigné vingt-cinq ans plus tard ; car, cette fois, le petit-fils avait pris la place de l'aïeul et du père ; la maison, le boudoir, le lit de la rue des Tournelles s'ouvraient encore pour un Sévigné ; et l'éternelle Ninon, toujours voluptueuse, toujours attrayante et adorée, semblait défier cette race qui finissait, et se plaindre qu'elle n'eût pas une quatrième génération à jeter dans sa ruelle.

Si la pauvre madame de Sévigné avait pu, du moins, échapper aux confidences ! Mais, quand elle avait passé la nuit à se désoler, à calculer combien il faudrait couper de ses beaux chênes et de ses grands marronniers de Bretagne, pour payer les pertes que faisait en ce moment son fils à la bassette, le baron venait gaîment la relancer dans ce cabinet, et lui contait sans pitié ses amours burlesques et ses joyeuses histoires nocturnes. — « Il me conte toutes ses folies, » écrivait la mère ; « je le gronde, et je fais scrupule de les écouter, et pourtant je les écoute. » — Elle entendait en effet des mots étranges pour l'oreille d'une mère ! Aussi n'y peut-elle tenir ; elle écrit tout à sa fille. Les lettres sont curieuses : « Votre frère est dans un grand embarras, » lui mande-t-elle ; « la maladie de son âme est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière à ne pas supporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. » — L'intention pieuse de ce retour à Dieu, n'est-elle pas admirable de la part de la bonne mère ? Elle continue toujours d'écouter son fils : « Le baron est plaisant ; il dit qu'il est comme le bonhomme Éson ; il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines, pour se ravigoter un peu. Il a de plus une petite comédienne, et tous les Despréaux et les Racine, et paie les sou-

« pers; enfin, c'est une vraie diablerie. » — Le baron de Sévigné voyait assurément bien mauvaise compagnie; la Champmélé, Ninon, Molière, Boileau, et Racine; des femmes galantes et des hommes de génie, deux espèces auxquelles n'a jamais pu pardonner le grand monde, et qu'il confond toujours dans son mépris. Encore les femmes de plaisir ont-elles un peu de contact avec les goûts et les idées de la société; aussi, quant à la comédienne et à Ninon, madame de Sévigné ne s'en plaint jamais que gaîment; elle se sent involontairement un fond d'indulgence pour ces vices et ces entraînements dont la nature l'a faite exempte. Ouvrez encore une de ses lettres à sa fille : « Le baron n'est pas guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion. Il me disait hier soir que, pendant la semaine sainte, il avait été si épouvantablement dévergondé, qu'il lui avait pris un dégoût de tout cela, qui lui faisait bon dir le cœur. Il n'osait y penser, il avait envie de vomir; il lui semblait toujours voir autour de lui des *panerées* de baisers, des *panerées* de toutes sortes de choses en telle abondance, qu'il en avait l'imagination frappée, et ne pouvait pas regarder une femme... Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si pas-

« sionnées; il pleurait, il mourait; il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or. » — Mais, qu'il s'agisse de Racine, de Boileau, des petits soupers littéraires, des innocentes débauches d'Auteuil, il n'y a pas de termes assez forts, de lamentations assez hautes pour déplorer ces grands désordres. La chose est bien simple et facile à concevoir : près de Ninon et de la comédienne, le baron ne risquait que sa personne, son corps, et sa santé; dans cette affaire, il n'aventurait que lui-même; au lieu que, vivant avec Racine et Boileau, disputant sur une règle d'Aristote et sur un vers d'Horace, il hasardait sa qualité et sa noblesse, et descendait de son rang de gentilhomme. Tout ceci n'avait pas besoin d'explication du temps de madame de Sévigné.

Tout le siècle de Louis XIV se trouve dans l'esprit, dans le caractère, jusque dans les traits de cette femme; le grand siècle qui commence, comme elle, dans les troubles de la Fronde, dans cette guerre de boue et de pots de chambre, avec la famine, les épigrammes, les intrigues de boudoir au milieu des camps, et une fin encore plus ridicule et plus futile que le commencement. Louis XIV qui plus tard devait fouler de ses bottes de chasse les tapis de velours du parlement et les déchirer de son éperon, fuyait alors

sur un cheval maigre devant la puissance de ces robes noires, et courait jusqu'à Saint-Germain, poursuivi par les cavaliers de Bussy et par les sarcasmes de sa belle cousine, qui riaient de son pourpoint troué et de sa misère, sans prévoir qu'un jour les Indes n'auraient pas assez de diamants pour orner la casaque de ce prince sans titre, sans château et sans refuge; qu'il le ferait languir, lui, dans un misérable exil; et que pour la jeter pâmée d'admiration à ses genoux, il n'aurait qu'à danser un menuet avec elle.

Le roi grandit : il devient beau, fougueux, passionné; tout se range, tout obéit. Bussy s'en va expier ses satires dans une obscure terre, et madame de Sévigné, que Ménage, son précepteur, avait trouvée pétrie de dédains et de glace; dont le mari avait été forcé d'aller près de Ninon se réchauffer du froid de la couche conjugale; que Bussy, son cousin, avait trouvée si insensible; que le comte de Ludre n'avait pu toucher par sa courtoisie; devant qui Turenne avait senti expirer sa timide tendresse, se prend de la plus vive passion du monde pour Louis XIV! Peu s'en faut qu'elle n'envie tout haut le sort de madame de Montespan; au moins prend-elle tout-à-fait le ton du siècle. Les rieurs avaient passé, mais non pas la licence. La duchesse de Mazarin qu'on voulait réunir à son mari, s'en allait crier à tue-tête à

Versailles, comme du temps de la Fronde : Point de Mazarin! point de Mazarin! Quand passait une fille d'honneur assez décriée de madame Henriette d'Angleterre, la prude madame de Lafayette ne se gênait pas pour s'écrier qu'elle sentait la chair fraîche, et le reste était à l'avenant. Madame de Sévigné, si rigide autrefois, trouve tout au mieux dans la plus belle des cours : elle fait violence à son tempérament froid pour ne pas paraître trop guindée dans ce monde de jouissances et d'amours, et je crois que Bussy-Rabutin eût réussi près d'elle, s'il l'eût courtisée, comme il l'avait fait gauchement dix ans plus tôt; cette fois elle l'eût peut-être écouté pour se conformer au bon ton, elle se fût rendue, crainte de choquer les bienséances.

Versailles change. Madame Scarron s'établit, avec sa coiffe noire et son mantelet de veuve, sur le fauteuil où la radieuse Montespan étalait ces robes d'or sur or, brodées d'or, rebrochées d'or, que lui donnait Langlée. Le roi devient lourd, scrupuleux, dévot, rigide. Madame de Sévigné, sans le vouloir, toujours par cette influence qu'à son insu la cour exerçait sur elle, se fait rigide, scrupuleuse, dévote. Elle passe sa vie aux Minimes et aux sermons du P. Bourdaloue. L'admiration qu'elle avait pour les yeux